

La vie authentique Francesco Giorgi

Nous nous sommes déjà occupés, voici quelques années, de Vito Mancuso (1). Nous revenons sur lui, après avoir lu *La vie authentique* (2).

Entre temps, Mancuso est devenu un auteur à succès : il s'agit en effet d'un théologien qui plaît (et auquel, nous avons l'impression que cela ne déplaît pas non plus de plaire), autant parce qu'il est laïc, autant parce qu'il apparaît, comme on l'habitude de dire, « sans préjugés » (mais au jour d'aujourd'hui il suffit de soutenir que deux et deux font cinq — aussi bien, qui se donne la peine de contrôler ? — pour apparaître « sans préjugés » ou, comme aussi on a l'habitude de dire, « transgressif »).

Mais venons-en au fait.

Mancuso affirme : « Un homme vrai est un homme libre », et l'homme libre « n'obéit pas, il pense » (3).

Bien, commençons donc à penser (pas seulement les choses, mais aussi la pensée).

Il écrit : « Une pierre, une plante, un animal par la force des choses, ne peuvent être authentiques. Ils ne peuvent pas l'être seulement pour nous, et seulement à cause de notre langage, si nous disons d'eux quelque chose qui ne correspond pas à ce qu'ils sont réellement. L'inauthenticité est une création typiquement humaine, précisément du langage humain. Il en vient, en conséquence, que l'authenticité désigne le rapport entre notre langage et la réalité, ou mieux, entre notre esprit (*mente*, intellect, *ndt*) producteur du langage et la réalité. La réalité en soi est nécessairement authentique, tandis que notre représentation d'elle, au moyen du langage, et encore avant, au moyen de la perception mentale, n'est pas nécessairement authentique ; elle peut être authentique, mais elle l'est rarement (...) Seul l'homme peut être inauthentique, il peut introduire la fausseté, le mensonge, la manigance. Non pas l'homme en tant que physique (...) Mais là où commence la liberté, au niveau de vie psychique (*psyché*) et surtout de vie spirituelle (*pnéuma*), commence aussi la possibilité d'être inauthentique. L'authenticité et son contraire concernent l'usage de la liberté, en premier lieu le contrôle de l'esprit (intellect, *ndt*) et du langage qui en sort » (4).

Comme on le voit, il s'agit de démarche dans laquelle il est nécessaire de mettre un peu d'ordre.

Un compte est, en effet, le cas où *l'on pense* le vrai, mais *on dit* le faux (et dans lequel, donc, l'inauthenticité est une création du langage), une autre compte est le cas où *l'on pense et l'on dit* le faux (et dans lequel, donc, l'inauthenticité est une création de la pensée), par exemple celui dans lequel on affirme que l'homme est une machine (5), ou bien un animal, un « psychozoo » ou un « incident congelé » (6).

Mancuso dit que « la réalité en soi est nécessairement authentique, tandis que notre représentation d'elle au moyen du langage, et avant encore au moyen de la perception mentale, n'est pas nécessairement authentique... »

Il ne s'ensuit pas, toutefois, que l'on se représente la réalité « au moyen du langage », mais plutôt que l'on se la représente grâce à la perception des sens et à la pensée, et qu'on s'exprime ensuite une telle représentation au moyen du langage ;

Mancuso, c'est vrai, antépose au langage, la « perception mentale », mais il n'explique pas si celle-ci doit être entendue comme perception d'un contenu mental (idéel) ou comme perception d'un contenu sensible (matériel).

Si l'homme libre n'obéit pas, mais pense, pourquoi donc se conformer (dans le contenu et dans la forme) à ce « conscient collectif » (matériellement ou spirituellement « correct ») qui, en ignorant que l'homme est constitué de corps, âme et esprit, ne parvient pas à venir à bout — au contraire de Steiner (7) — des rapports dynamiques et subtils qui existent entre la réalité des perceptions, la réalité des concepts et celle des représentations ?

Il dit encore : « Mais là où commence la liberté, au niveau de vie psychique (*psyché*) et surtout de la vie spirituelle (*pnéuma*), commence aussi la possibilité d'être inauthentique ».

Mais — selon lui — où est-ce que finit la vie psychique et commence celle spirituelle ?

La vérité est une autre : « La réalité en soi est nécessairement authentique », tandis que notre *conscience de la réalité* peut l'être ou ne pas l'être.

L'existence (nécessaire) des pierres, des plantes et des animaux est en effet une expression *immédiate* de leur essence (de leur être « en soi »), tandis que l'existence (libre) de l'homme est une expression *médiate* de la conscience de son essence (de son être « pour soi »).

Qu'en résulte-t-il ? Que l'existence de l'homme est authentique, quand sa conscience (le « pour soi ») est en accord avec son essence (avec « l'en soi »), tandis qu'il est inauthentique quand l'une est en désaccord ou en opposition avec l'autre.

Il doit être rappelé cependant, qu'une conscience peut être authentique seulement si la pensée qui la sous-tend est authentique, et qu'est seulement authentique cette pensée « pour soi » (cette pensée humaine) qui est en accord avec la pensée « en soi » (avec la pensée divine).

Notre vie est donc inauthentique parce que la réalité existentielle (« pour soi ») de la pensée réfléchie (du cerveau physique) est en désaccord ou en opposition avec la réalité essentielle (« en soi ») de la pensée vivante (de la pensée du cœur).

À partir du moment où Mancuso ignore tout cela, voici alors que se présente à lui le dilemme suivant : « Authentique, formé à partir du grec *autòs*, à savoir « soi-même », signifie « fidèle à soi-même », mais le paradoxe que nous sommes en train d'étudier, c'est que de l'intérieur de l'homme procèdent les embûches et les pièges de l'inauthenticité. Justement ce à quoi je dois être fidèle pour être authentique c'est tout ce qui me pousse davantage vers le narcissisme, à l'origine de l'inauthenticité. Pour être authentique, je dois être fidèle à moi-même, mais, en même temps, je dois me méfier de moi-même » (8).

Mais on ne ferait un thème d'aucun paradoxe de ce genre si l'on réalisait et si l'on expliquait que, pour être authentique, on doit être fidèle au Je (spirituel) et se défier de l'ego (psychique).

Il affirme par exemple : « Dans cette sortie de soi (...) le sujet ne se perd pas, mais il se retrouve à un niveau plus profond, et sa vie s'accomplit, elle devient pleinement authentique » (9).

Eh bien, un sujet (un ego) qui, à un niveau plus profond, « ne se perd pas mais se retrouve », n'est-il pas justement pour le coup un sujet qui, à un tel niveau, « retrouve » *soi-même* (son existence spirituelle, habitée par le *Logos*), et non pas une *autre* entité ou sujet quelconque (en quoi il pourrait seulement se perdre) ?

En somme, une chose est la pensée réfléchie qui régit la conscience ordinaire corporelle ou psychique du Je (celle égoïque ou égoïste), une autre est la pensée vivante qui régit la conscience spirituelle du Je (et grâce à laquelle l'équation $Je = Je$ équivaut en tout et pour tout à l'équation $Je = Nous$) (10).

Mais Mancuso ne la pense pas ainsi. Le Je — déclare-t-il en effet — « existe en tant que fruit de ses relations. Ou bien : *Je = relation* » (11), en expliquant que le Je « est un ensemble ordonné de relations, particules qui forment des atomes, atomes qui forment des molécules, molécules qui forment des cellules, cellules qui forment des tissus, tissus qui forment des organes, organes qui forment l'organisme ».

Selon ce qu'il dit, le Je serait donc un « ensemble ordonné de relations » et « résultat de ces relations ». Mais un « ensemble ordonné de relations » est-ce encore une « relation », ou plutôt la racine de leur ordre, le germe dont elles jaillissent ou bien le *quid* qui les sous-entend ?

Il le pense au contraire concernant la vérité. Il écrit en effet : « La vérité s'atteint seulement quand on a à cœur l'entier. Elle n'est pas seulement l'exactitude, mais surtout bien et justice, à savoir sagesse dans l'utilisation de la donnée exacte. La vérité est beaucoup plus qu'exactitude, parce que l'exactitude ne dit qu'un aspect particulier de la réalité. La vérité, à l'inverse, c'est l'entière des relations, et on ne peut entrer en elle qu'au moyen de l'adéquation de notre intelligence et de notre volonté à la totalité du réel, une adéquation qui requiert grande intelligence émotive et grande humilité » (12)

Une chose serait donc le Je, une autre la vérité : le premier serait en fait le fruit de ses relations, et donc un *a-posteriori*, ou un « un *qui dérive* du multiple, tandis que la seconde, en tant « qu'entier

des relations », serait au contraire racine des relations, et donc un *a priori* ou un « un » *duquel dérive* le multiple (« Au commencement était... »).

Mais comment se justifie alors cette autre affirmation : « Les meilleurs *leaders* ne sont pas ceux qui s'imposent eux-mêmes en dépit des autres et contre les autres, mais ceux qui savent créer un système, une équipe, une organisation, à savoir des concerts de relations ordonnées » (13) ? Les « *leaders* » ne sont-ils pas des Je ? Et comment des Je pourraient-ils être des racines « de concerts de relations ordonnées », en tant que résultats de leurs relations ?

En toute modestie (et avec un sincère embarras), nous voudrions rappeler au théologien Mancuso que *la vérité est sujet* (esprit ou Je), et non pas *objet* (être, ou comme il préfère le dire, lui, « être-énergie ») (14), et que c'est justement pour cela que le Christ-Jésus affirme : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jean, 14, 6).

« Il existe — écrit-il encore — une dimension de l'être plus grande que celle de ce petit je destiné à finir, une dimension que les peuples de tous les temps ont pressentie et appelé *divine*, en lui assignant ensuite le nom particulier dont ils étaient capables, tous de toute manière inadéquats » (15).

Dans le sillage de tous ceux qui croient que l'homme est fait seulement d'âme et de corps (nonobstant que l'on continue d'enseigner qu'il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu *Un et trin*), Mancuso passe donc directement de l'ego au « divin », en sautant à pieds joints le Je humain spirituel (« Jésus leur répliqua : « N'est-il pas inscrit dans votre loi : je vous dis que vous êtes des dieux ? » — Jean 10, 34).

Mais les néfastes conséquences de la distinction manquée de l'être (de « l'être-énergie ») de l'esprit (symptomatique de l'âme rationnelle affective) (16), et de l'ego (du petit « je destiné à finir ») du Je, ne finissent pas ici.

« Le soin de soi — écrit-il en effet — s'obtient plus dans la ligne de l'altruisme que dans l'égoïsme. Le bien, dans cette perspective, n'est rien d'extraordinaire, mais c'est la réalité la plus normale et la plus logique, il provient de l'être même du monde et coïncide avec la plénitude de la dimension naturelle » (17).

Le fait de ne pas distinguer « l'être » du monde de « l'esprit » (Tout a été fait par son entremise, et pas même une des choses créées n'a été faite sans lui » — Jean 1, 13), finit ainsi par le conduire à cette affirmation singulière : « La perspective d'une logique impersonnelle au gouvernement du monde (que la Bible appelle *sagesse* et d'autres traditions spirituelles autrement) est l'unique, à mon avis, qui réussisse à rendre compte de la complexité du réel, caractérisé soit par la présence d'un gouvernement effectif, comme le démontre l'évolution en tant que croissance de l'organisation au niveau naturel et historique, soit par un inénarrable charge de douleur, d'injustices et d'absurdité. Dans le monde, je vois, moi, une logique, parce de logique, il y a, mais je la déclare impersonnelle, parce qu'il n'y a pas d'attention à la personne singulière » (18).

Mais est-ce que cela a un sens, si l'on n'est pas en mesure de se donner raison de la présence du mal sur la Terre, de s'en prendre au « gouvernement du monde » (comme le fait, par exemple, Ivan Karamazov), et non pas à soi-même ; à savoir à ses propres limites de pensée et de conscience (19) ?

Et en outre, cela a-t-il un sens qu'un théologien chrétien déclare, comme le fait Mancuso, non seulement que la « sagesse », à savoir la *Vierge-Sophia*, est « impersonnelle », ou bien qu'il n'est pas nécessaire, pour une vie authentique, de « croire en un Dieu » (20), mais aussi que, dans la logique « impersonnelle » qui est dans le monde, il n'y a pas d'attention à la personne singulière, au détriment, donc, soit de l'Ange gardien, soit du *Logos* (pour le coup, le sujet même de la logique qui est dans le monde) qui dit : « Je suis tous les jours avec vous tous, jusqu'à la fin du monde » (Matt. 28, 20).

Francesco Giorgi, Rome, 11 juin 2010 (http://www.ospi.it/ospi/articoli/focusart_1024.asp?id=302)

(Traduction: Daniel Kmiécik)

Notes:

(1) Cfr., Hegel théologien & La douleur innocente, (traduites en français [sous le même code FG200902] sur le site de l'IDCCH, ndt) toutes deux du 20 septembre 2002.

- (2) V. Mancuso : *La vie authentique* — Raffaello Cortina, Milan 2009.
- (3) *Ibid.*, p.170.
- (4) *Ibid.*, pp.79-81.
- (5) *Cfr.*, *Petite note* du 13 juin 2009 : Lors d'une brève *interview*, qu'il nous est arrivé d'écouter à la radio, il y a des jours, le philosophe et mathématicien connu, Giulio Giorello, a affirmé que l'homme est une « machine » qui jouit, par rapport aux autres, du seul avantage d'avoir derrière lui une évolution millénaire ; pas seulement mais il a aussi ajouté que la soi-disant « âme » n'est que le « ronron » produit par son fonctionnement.
Sur le moment, nous ne savions pas s'il fallait rire ou pleurer.
Mais nous nous sommes fait une raison ensuite, en considérant que comme il y a une pensée libérée *des sens*, ainsi il a la pensée libérée *du sens* : ou bien, la *pensée insensée*.
- (6) *Cfr.* *Le cerveau, l'esprit (intellect, ndt) et l'âme*, le 12 décembre 2001 (traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*).
- (7) *Cfr.* Rudolf Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Anthroposofica, Milan 1966.
- (8) V. Mancuso : *op. cit.*, pp.109 & 110.
- (9) *Ibid.*, pp.126 & 127.
- (10) *Ibid.*, p.151.
- (11) *Ibid.*, p.151.
- (12) *Ibid.*, p.119.
- (13) *Ibid.*, p.159.
- (14) *Ibid.*, p.109.
- (15) *Ibid.*, p.135.
- (16) *Cfr.* *De l'ontologie à la science du Je*, 5 juin 2006. (Traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*)
- (17) V. Mancuso : *op. cit.*, pp160 & 161.
- (18) *Ibid.*, p.164.
- (19) Dans *Hegel théologien* (20 septembre 20002) déjà, nous avons observé : « Il ne s'agit pas d'établir si le mal puisse être pensé, s'il ait ou non un sens, mais plutôt de découvrir la *manière* dans laquelle il doit être pensé pour pouvoir en désocculter le sens ».
- (20) Mancuso : *op. cit.*, p 135.